

## FRIEDRICH SCHLEGEL ET LA TRADUCTION DE LA PHILOSOPHIE, UNE "IDYLLE PHILOLOGIQUE" ?

Le premier romantisme allemand, celui que l'on a pris l'habitude de qualifier de romantisme d'Iéna et dont les frères Schlegel apparaissent généralement comme les pivots, constitue à la fois un moment clé de l'histoire de la traduction et un moment de crise philosophique, à en croire Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy<sup>1</sup>. Époque que l'histoire littéraire s'accorde à présenter comme une époque charnière de la pensée occidentale, le romantisme allemand accompagne ses réflexions critiques et ses revendications esthétiques d'une redistribution des catégories génériques et d'une nouvelle présentation des disciplines. Le rôle central de Friedrich Schlegel dans cette entreprise de redéfinition des savoirs n'en est pas moins ambigu, voire franchement paradoxal dès lors qu'il est question de traduction. La pratique problématique de la traduction chez lui, problématique en ce qu'elle n'est jamais réalisée (quoiqu'elle soit abondamment commentée), bouleverse les frontières du territoire traductologique. La traduction de la philosophie ouvre un « espace d'œuvre » que l'écriture ne semble jamais pouvoir combler. La théorie sur la traduction appelle une combinaison inédite de littérature, de critique, de philologie, de philosophie et d'histoire. Implicite, et saturant pourtant l'écriture de Friedrich Schlegel dans ses intentions d'écrire une histoire critique de la pensée, la traduction de la philosophie interroge *la forme* de l'herméneutique romantique. À travers deux exemples, la traduction de Platon et la traduction de Kant, le projet schlegélien expose, semblerait-il, ses ambitions en même temps que son irrésolution.

Le romantisme constitue, comme l'a souligné Antoine Berman, un moment fondamental dans l'histoire de la traduction<sup>2</sup>. Berman parle dans son ouvrage *L'Épreuve de l'étranger* de « révolution romantique », qui serait liée à une versatilité du sens et des disciplines – à commencer par la poésie et la philosophie –, dans un mouvement de retournement perpétuel à partir duquel Novalis a forgé le néologisme de « *versabilité* infinie ». August Wilhelm Schlegel, le frère aîné de Friedrich, a une intense activité de traducteur et la toute fin du siècle est marquée par la parution du premier volume de son édition complète des drames de Shakespeare. La même année, en 1799, Tieck édite le premier volume de sa traduction de *Don Quichotte*. Mais l'envergure de ces traductions et le fait qu'elles apparaissent exactement au même moment ne doit pas nous conduire à penser que les romantiques allemands aient abondamment traduit. Si « révolution » il y a, celle-ci est moins à chercher du côté de la quantité de traductions produites que dans la façon de penser la traduction. Antoine Berman l'avancait précautionneusement : la traduction est avant tout, pour les romantiques, une *théorie* de la traduction. Il note ainsi que « *L'Encyclopédie* montre clairement *la place structurelle qu'occupe la traduction généralisée dans la pensée*

---

<sup>1</sup> « Si le romantisme est abordable, comme tel, ce ne peut être d'une certaine façon que dans "l'entre-deux", par le passage en effet le plus étroit qui soit étant donné la force contraignante desdits "modèles", comme *irruption*, *événement*, *surgissement* ou *surrection* ("révolution", si l'on veut), bref tout ce qu'on a raison de référer à quelque chose comme une *crise*. Si le romantisme est abordable, autrement dit, ce ne peut être que par la "voie philosophique", s'il est vrai qu'il n'y a de crise, en son fond, que philosophique et si la crise ici en jeu, nous allons le voir, n'est pas ouverte par autre chose que la *Critique* elle-même ». Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 42.

<sup>2</sup> Voir *L'Épreuve de l'étranger. Culture et tradition dans l'Allemagne romantique*, Paris, Gallimard, 1984, chapitre V, « Révolution romantique et versabilité infinie », p. 111-139.

*romantique*, même si le concept de traduction n'y apparaît que tout à fait rarement<sup>3</sup> ». Cette théorie de la traduction, Berman explique qu'elle se déploie « secrètement<sup>4</sup> » : elle est, en fait, implicite. C'est ce qui apparaît assez clairement lorsque Berman résume : « dans une telle optique, toute œuvre est traduction, soit version indéfinie de toutes les formes textuelles et catégorielles les unes dans les autres<sup>5</sup> » et explique plus loin : « dans la pensée romantique, le concept de *critique* devait nécessairement recouvrir, déplacer et en partie occulter celui de *traduction*<sup>6</sup> ».

La traduction de la philosophie, chez Friedrich Schlegel, porte à l'extrême limite ces considérations romantiques sur la traduction, et échappe de façon hyperbolique à la définition de la traduction dite « empirique », à savoir la traduction d'une langue vers une autre langue. La traduction de la philosophie, que le projet soit avorté ou provocateur (traduire l'allemand de Kant en allemand), déborde le cadre de la traduction pour devenir, à strictement parler, son autre : ce qui n'est pas elle, ce à quoi elle s'oppose. « Des notes sont des épigrammes philologiques ; des traductions, des mimes philologiques ; maint commentaire où le texte n'est que le prétexte ou le non-Moi, des idylles philologiques<sup>7</sup> » écrit Friedrich Schlegel : si les traductions sont « des mimes philologiques » (*philologische Mimen*), la traduction de la philosophie paraît davantage ressortir à la catégorie des « idylles philologiques » (*philologische Idyllen*) qui s'écartent du texte d'origine et assument leur radicale altérité. Le fragment en question s'avoue mystérieux et en reste à cette seule énumération. Friedrich Schlegel n'y explicite pas ce qu'il entend par « idylle philologique ». À en croire les autres occurrences du mot « idylle » sous sa plume (on le trouve à trois reprises dans les fragments de l'*Athenäum*, et il fournit un titre à un chapitre de son roman *Lucinde*), Friedrich Schlegel affectionne ce mot pour son caractère évocatoire, qui semble fonctionner comme un répertoire d'images harmonieuses. Dans les fragments de l'*Athenäum*, « idylle » sert à qualifier la nature de Fontenelle (fragment 296), les rapports qui unissent les personnages de Jean Paul Richter (fragment 421) et le stade ultime de la « poésie transcendante » (poésie qui est d'après lui « tout entière occupée du rapport de l'idéal et du réel »), l'« idylle » désignant le moment où idéal et réel entrent dans un rapport d'« identité absolue » (fragment 238<sup>8</sup>). L'idylle évoque l'harmonie, mais aussi la divagation : dans *Lucinde*, le chapitre intitulé « Idylle sur l'oisiveté » se présente comme une rêverie amoureuse sur la paresse, où l'image de la femme aimée se mêle à un cortège de dieux engourdis. L'idylle est ainsi toujours éminemment poétique, qu'elle soit convoquée en tant qu'image connotant le bonheur ou comme forme générique entre l'églogue et l'élucubration. L'« idylle philologique » que constituerait le commentaire selon Schlegel peut ainsi se laisser appréhender comme une réflexion à mi-chemin entre la philosophie et la fantaisie. Or, la traduction de Platon, abandonnée et convertie en paratexte critique, et la traduction de Kant en allemand, fantasmée et reléguée aux marges d'une récréation littéraire, semblent relever davantage d'un tel type de commentaire que du « mime philologique » et indiquer le statut particulier et exceptionnel de la traduction philosophique dans l'entreprise schlegélienne.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>7</sup> « *Noten sind philologische Epigramme ; Übersetzungen philologische Mimen ; manche Kommentare, wo der Text nur Anstoß oder Nicht-Ich ist, philologische Idyllen* ». *Kritische Friedrich Schlegel Ausgabe (KFSA)*, herausgegeben von Ernst Behler, Paderborn, München, Wien, Zürich, Thomas Verlag, 1958-2006, II, *Lyceum*, n° 75, p. 156, cité dans *L'Absolu littéraire*, éd. cit., p. 90.

<sup>8</sup> « *Es gibt eine Poesie, deren eins und alles das Verhältnis des Idealen und des Realen ist, und die also nach der Analogie der philosophischen Kunstsprache Transzendentalpoesie heißen müßte. Sie beginnt als Satire mit der absoluten Verschiedenheit des Idealen und Realen, schwebt als Elegie in der Mitte, und endigt als Idylle mit der absoluten Identität beider* ». *KFSA*, II, *Athenäum*, n° 238, p. 204.

## La traduction comme appareil critique

Friedrich Schlegel s'est vite intéressé à Platon au cours de ses études, et a rapidement envisagé l'œuvre platonicienne comme un support à ses travaux philologiques, philosophiques et littéraires. Le climat intellectuel de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle devait l'y inciter : l'enthousiasme pour Platon est alors à la mode en Allemagne<sup>9</sup>. En 1798, après l'achèvement du manuscrit du premier volume de son *Histoire de la poésie des Grecs et des Romains*, Schlegel affirme sa volonté de lire « tout Platon<sup>10</sup> » dans le but de nourrir l'écriture de son roman *Lucinde*. Il s'investit dans ce projet, qui l'occupe pendant plusieurs années. Il convainc Schleiermacher de la nécessité de traduire l'intégralité des œuvres de Platon, et le projet semble se concrétiser en 1800 avec la signature d'un contrat avec l'éditeur Carl Friedrich Ernst Frommann. Mais cette traduction, si excitante qu'elle lui parût, Friedrich Schlegel n'y participe finalement pas, et Schleiermacher la réalisera seul, bien des années plus tard. Schlegel travaille à la rédaction de la seconde partie de *Lucinde*, qui ne verra jamais le jour, et remet à plus tard la traduction. En décembre 1800, il envoie à Schleiermacher ses *Principes pour l'étude de l'œuvre de Platon*. Il rédige ensuite deux introductions au *Parménide* et au *Phédon*. Après un délai supplémentaire accordé par l'éditeur Frommann en 1803, Schlegel se retire du projet, laissant à Schleiermacher le soin de négocier avec un autre éditeur, Georg Andreas Reimer, un rachat de contrat. En novembre 1803 paraît une annonce dans l'*Allgemeine Literaturzeitung* qui présente Schleiermacher comme le continuateur unique de l'entreprise de Schlegel<sup>11</sup>. Schlegel gardait néanmoins à l'idée la rédaction d'une *Critique de Platon* à partir de ses travaux.

On le voit, la traduction est d'abord imaginée, mentalement organisée, puis abandonnée, et ce au prix d'une transformation générique : la traduction rêvée devient critique. Elle ne produit plus un texte, mais dans le cadre des prolégomènes à la philosophie platonicienne un *paratexte*, qui consiste en une glose. Les *Principes* envoyés à Schleiermacher en 1800 ne forment que cinq pages, qui recensent brièvement les œuvres de Platon. Le contenu en est surtout descriptif : des « principes du premier ordre » qui classent les œuvres platoniciennes selon trois périodes distinctes dans un style proche de celui de la prise de notes. Les « principes du deuxième ordre » (qui ne forment que deux pages), ébauchent une méthode d'analyse (« on doit chercher partout des intentions secondaires dans les œuvres de Pl[aton]<sup>12</sup> ») et affirment l'idée selon laquelle il existerait dans les œuvres de Platon « une langue particulière<sup>13</sup> » que seule la familiarité avec les textes, ainsi chronologiquement organisés, peut faire apparaître. Si l'on revient à la distinction entre traduction et commentaire posée par Schlegel dans son fragment qui distingue le mime philologique de l'idylle philologique, on ne peut que constater que la traduction de la

---

<sup>9</sup> Voir l'introduction de Marie-Dominique Richard dans Schleiermacher, *Introductions aux dialogues de Platon (1804-1828), Leçons d'histoire de la philosophie (1819-1823), suivies de textes de Friedrich Schlegel relatifs à Platon*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2004, p. 8-9 : « À partir de 1770, Platon devint un philosophe connu en Allemagne, comme en témoignent le *Phédon* de M. Mendelssohn, la *Nouvelle Apologie* de J. A. Eberhard et l'ouvrage de J. J. Engel intitulé *Recherche d'une méthode pour développer la doctrine de la raison à partir des dialogues de Platon*, paru en 1780. [...] En 1781, le philologue F. A. Wolf annonça une leçon introductive à l'étude de Platon ; il éditait le *Banquet* en 1782 et le *Phédon* en 1790. Entre 1781 et 1787 parut la première édition complète des dialogues depuis 1602, l'édition *bipontine*, à laquelle le disciple de C. Wolff, D. Tiedemann, ajouta ses *Argumenta*. Tel est donc le contexte dans lequel Schlegel conçut son projet de traduction ».

<sup>10</sup> *KFSA*, XVI, 279, p. 224 : « Zur Luc. [inde] Plato ganz ».

<sup>11</sup> *Allgemeine Literaturzeitung*, n° 212 du 12 novembre 1803.

<sup>12</sup> Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher, *Introductions aux dialogues de Platon (1804-1828). Leçons d'histoire de la philosophie (1819-1823) suivies des textes de Friedrich Schlegel relatifs à Platon*, traduction et introduction par Marie-Dominique Richard, Paris, Éditions du Cerf, 2004, p. 509.

<sup>13</sup> *Ibid.*

philosophie de Platon, traduction rêvée qui se métamorphose en appareil critique décrivant la matière philosophique, relève davantage de l'idylle que de la traduction.

Autre point décisif : chez Schleiermacher, la traduction joue un rôle fondamental dans l'herméneutique. Christian Berner affirme que Schleiermacher « voit dans la traduction un cas particulier de l'acte de comprendre<sup>14</sup> » et que la traduction est pour lui « un paradigme, un modèle où convergent comme en un foyer les perspectives essentielles de sa philosophie<sup>15</sup> ». Or, chez Schlegel, c'est la critique qui doit jouer ce rôle. La traduction ne peut alors que se superposer et se confondre à la critique : elle y est, pour ainsi dire, aspirée. Berman le résume ainsi : « Cette théorie [la théorie romantique telle qu'elle se trouve formulée par Schlegel et Novalis] n'arrive absolument pas à *distinguer la traduction de ce qui n'est pas elle* – critique ou poésie »<sup>16</sup>. Plus qu'une porosité entre deux domaines de l'activité intellectuelle, on a là une élasticité du concept de traduction – et même une plasticité –, puisque celle-ci peut aussi bien accueillir la critique que l'écriture littéraire et la philosophie. Mais alors se pose la question de savoir si la concentration de l'écriture schlegélienne, qui tend à la superposition, consiste en une dissolution de ces différents domaines que sont la critique, la littérature, la philosophie et la traduction. Quelles sont les limites d'une telle identité ?

La symphilosophie, l'acte d'écrire ensemble qui a donné naissance au projet de traduction de l'intégralité des œuvres de Platon, fait ressortir en réalité une confrontation de deux manières de traduire (une traduction réelle, c'est-à-dire effective, celle de Schleiermacher, qui s'oppose à une traduction spéculative, dévoyée si l'on veut dans la forme d'un paratexte), qui engagent deux façons d'écrire, et deux disciplines : la critique pour Schlegel, la philosophie pour Schleiermacher. Et là serait peut-être le lieu de discuter le statut de cette auguste virgule choisie par Louis Watier pour le titre de cette journée d'étude « Manières de traduire, façons d'écrire » : accuse-t-elle un rapport d'équivalence ? un rapport de causalité ? un rapport d'opposition ? L'exemple de Schlegel montre que la conception de la traduction – qui n'implique pas sa réalisation ! – entraîne une certaine forme d'écriture, mais qui a ceci de particulier qu'elle joue de ce que l'on pourrait appeler une diffraction théorique, où critique et philosophie semblent se réunir, mais, en fait, se réunir contre la traduction. Schleiermacher aboutit à une *méthode* de traduction (si l'on convoque ici le titre de sa conférence prononcée à l'Académie Royale des Sciences de Berlin 1813 « Des différentes méthodes du traduire »), Schlegel, lui, aboutit à une façon d'écrire.

Cette distinction entre la perspective de Schlegel et celle de Schleiermacher, pourtant réunies à l'origine même du projet de traduction, semble incarnée dans un choix sémantique. Lorsqu'il avoue à Schleiermacher son désir de se retirer du projet Platon, dans sa lettre du 5 mai 1803, Schlegel présente la chose ainsi : « la traduction n'est à vrai dire pas tellement mon fort. Je n'éprouve pas de véritable *inclination* pour ce type de travail<sup>17</sup> ». « Inclination » : Schlegel utilise le substantif « *Neigung* », qui sera justement celui que convoquera Schleiermacher pour en faire un concept, traduit généralement en français par « le penchant de la traduction », qui s'articule à la dimension à la fois historique et éthique de la pensée de

---

<sup>14</sup> Friedrich Schleiermacher, *Des Différentes Méthodes de traduire et autre texte*, traduits par Antoine Berman et Christian Berner, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Essais », 1999, introduction, p. 15.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>16</sup> Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger*, p. 164.

<sup>17</sup> « *Das Uebersetzen ist wohl eigentlich nicht sehr meine Stärke. Ich habe keine rechte Neigung dazu* ». *De la vie de Schleiermacher. Lettres*, vol. I-IV, Berlin, 1860-1863 (vol. I et II dans la 2<sup>e</sup> édition), vol. III, p. 341. Nous soulignons.

Schleiermacher selon laquelle « la traduction conditionne les échanges et la communication, fondateurs des communautés qui sont l'objet de l'éthique »<sup>18</sup>.

Dans le cas de Platon, l'entreprise schlegélienne s'apparente à une idylle philologique dans la mesure où la traduction se trouve délaissée et remplacée par un discours descriptif et interprétatif sur le texte source. Le cas de Kant pousse cet écart dans ses plus extrêmes limites et, sur la base d'une interrogation sur la traduction, invite à redéfinir les cadres de la pensée critique, philosophique et poétique.

## Traduire Kant en allemand

### *De l'invitation provocatrice à l' « idylle philologique »*

« Il faudrait traduire Kant en allemand<sup>19</sup> ». Voilà ce que soutient Schlegel au cours de ses études sur Kant, dans un court fragment. L'invitation schlegélienne à traduire Kant en allemand ouvre l'espace d'une traduction théorique, abstraite, et l'on pourrait aller jusqu'à dire fictive – autrement dit une véritable idylle philologique, au sens cette fois d'une récréation littéraire. La traduction spéculative va jusqu'à devenir spéculation traductologique.

« Il faudrait traduire Kant en allemand » : la première interprétation qui s'impose de cette affirmation est celle de la boutade, de la saillie, mise en œuvre du *Witz* qui dénoncerait l'obscurité du discours kantien. La suite du fragment semble aller dans ce sens : « peut-être une lumière se fera-t-elle alors pour les élèves » (« vielleicht ginge da d[en] Schülern eine *Licht* auf »). Friedrich Schlegel joue sur l'opposition obscurité / lumière et en appelle à éclaircir la philosophie kantienne. Ce faisant, il s'inscrit dans un débat déjà âpre dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1799, Herder fustigeait dans sa *Métacritique de la Raison pure* « l'élucubration verbale nébuleuse » et le « verbiage fumeux et incompréhensible » de Kant, un langage cérémonieux que Herder opposait à ce qu'il appelait « la langue pure de l'entendement connaissant » qui imposait la nécessité de « [...] purifier une langue dévoyée de ses souillures et amener le sens humain à prendre conscience de ce qu'il pense et dit sans contorsions et sans tortuosités dialectiques en s'en remettant à son expérience et à sa conscience la plus intime<sup>20</sup> ». La réception de Kant bute sur les particularités de sa langue – mêlant audaces et héritage. Herder soulignait déjà que Kant écrivait dans « une langue qu'aucune école ne s'est permise avant elle [la philosophie kantienne]<sup>21</sup> ». Et Heinrich Heine affirmait encore en 1835 le besoin de populariser une philosophie qui s'était intentionnellement distinguée de la « clarté bourgeoise » de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, critiquant le « style lourd et empesé » des *Critiques* et son « langage de chancellerie<sup>22</sup> ».

Friedrich Schlegel soulève l'idée provocatrice d'une traduction de Kant en allemand à un moment où les traductions des trois *Critiques* ne sont encore d'actualité ni en France ni en Angleterre<sup>23</sup>. Il écrit ensuite dans un des fragments de l'*Athenäum* : « Ceux qui font

---

<sup>18</sup> Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher, *Des Différentes Méthodes de traduire*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, présentation par Christian Berner, p. 12.

<sup>19</sup> « Man sollte Kant ins Deutsche übersetzen<sup>19</sup> » (KFS, XVIII, n° 29, p. 21).

<sup>20</sup> Selon la traduction donnée par Gérard Raulet dans *Aufklärung. Les Lumières allemandes*, Paris, GF, 1995, p. 109.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>22</sup> Heinrich Heine, *De l'Allemagne*, éd. Pierre Grapin, Paris, Gallimard, 1999, p. 117.

<sup>23</sup> Les écrits politiques, eux, sont vite traduits en raison du climat international tendu de l'époque : *Zum Ewigen Frieden* (1795) est traduit et publié dès octobre 1796 sous le titre *Perpetual Peace* ; c'est le premier texte de Kant à être traduit en anglais. Monika Class note que la première traduction anglaise de la *Critique de la raison*

profession d'expliquer Kant étaient ou bien tels qu'il leur manquait un organe pour prendre note des objets sur lesquels Kant a écrit ; ou tels qu'ils n'avaient que cette petite infortune de ne comprendre personne qu'eux-mêmes ; ou tels qu'ils s'exprimaient de manière encore plus confuse que lui<sup>24</sup> ». Par ailleurs, la critique de l'obscurité du discours, qu'on retrouve ici, ne semble pas intégralement pertinente – comment considérer en effet que « Traduire Kant en allemand » signifie seulement *expliquer* Kant, paraphraser Kant et le rendre plus accessible, c'est-à-dire moins incompréhensible, quand on sait que Friedrich Schlegel lui-même fait l'éloge de l'incompréhensibilité en maintenant que toute œuvre doit toujours rester au moins en partie incompréhensible ? Friedrich Schlegel n'est pas Boileau. Comme il l'affirme dans sa lettre à Dorotea, aussi appelée lettre sur la philosophie, la marque distinctive de l'« authentique philosophie rigoureuse » est même qu'elle « doit rester incompréhensible » : « On pourrait même ériger en signe distinctif de l'authentique philosophie rigoureuse – celle qui ne se veut que philosophie et laisse provisoirement de côté tout le reste de l'activité humaine – qu'elle doit, sans préparation ni artifices auxiliaires, demeurer incompréhensible à tout esprit humain non dégrossi<sup>25</sup> ». Et dans son essai *Sur l'incompréhensibilité*, il ironise ainsi : « au vrai, vous seriez alors pris d'angoisse si le monde entier, comme vous le réclamez, devenait un jour pour de bon de part en part compréhensible<sup>26</sup> ». La traduction de Kant en allemand ne trouve ainsi pas sa raison dans une volonté de diffusion qui serait l'héritière de l'*Aufklärung* et du partage des savoirs.

Une deuxième interprétation pourrait alors consister à dire qu'affirmer la nécessité de traduire Kant en allemand consiste à souligner, non sans dérision il est vrai, que Kant n'écrit pas en allemand. Non pas au sens où il ne serait pas compréhensible en allemand, donc serait obscur, mais au sens où sa langue ne serait, en fin de compte, pas authentiquement, pas proprement allemande. Sans faire de Friedrich Schlegel un des tenants du romantisme nationaliste qui succèdera au romantisme d'Iéna, nous pouvons remarquer que vouloir traduire Kant en allemand, c'est mettre à l'index la rhétorique scolastico-wolfienne à laquelle la langue kantienne s'est soumise et à laquelle elle devrait son aridité. La critique philosophique a mis en évidence le fait que Kant a longtemps écrit en un latin scolastique ses concepts philosophiques et semble avoir, jusque dans les *Critiques* de la maturité, « transposé en allemand des philosophèmes latinisés à partir de Wolff<sup>27</sup> ». Heine mettait directement en

---

*pure* de 1781 ne paraît qu'en 1838, de façon anonyme (voir Monika Class, *Coleridge and Kantian Ideas in England, 1796-1817. Coleridge's response to German Philosophy*, London, New York, Bloomsbury, 2012). La *Critique de la Raison pratique* de 1788 n'apparaît que dans une traduction tronquée de J. W. Semple dans *Metaphysics of Ethics*, en 1836. La *Critique de la Faculté de juger* de 1790 ne paraît quant à elle qu'en 1882, dans la traduction de J. H. Bernard. Néanmoins, des recensions et des gloses des principaux écrits kantien voient le jour dès la fin du dix-huitième siècle : à titre d'exemple on pourrait citer l'ouvrage de Friedrich August Nietsch, *A General and Introductory View on Professor Kant concerning Man, the World and Deity* qui paraît en 1796 ou celui de Charles Villers en France, *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la Philosophie transcendante*, en 1801.

<sup>24</sup> « Die, welche Profession davon gemacht haben, den Kant zu erklären, waren entweder solche, denen es an einem Organ fehlte, um sich von den Gegenständen, über die Kant geschrieben hat, einige Notiz zu verschaffen ; oder solche, die nur das kleine Unglück hatten, niemand zu verstehen als sich selbst ; oder solche, die sich nur verworrener ausdrückten als er ». KFSa, II, n° 41, p. 171 ; traduction D. Thouard, « Limaille », *Critique et herméneutique dans le premier romantisme allemand*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1996, p. 153.

<sup>25</sup> Lettre à Dorotea, traduction Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 241-242. Voir KFSa, VIII, *Über die Philosophie*, p. 57.

<sup>26</sup> « Und ist sie selbst diese unendliche Welt nicht durch den Verstand aus der Unverständlichkeit oder dem Chaos gebildet ? » KFSa, II, p. 370 ; trad. D. Thouard, *Critique et Herméneutique dans le premier romantisme allemand*, p. 274.

<sup>27</sup> André Stanguennec, *La Philosophie romantique allemande*, Paris, Vrin, 2013, p. 24.

relation la difficulté et la pauvreté de l'écriture kantienne avec sa subordination à un salmigondis philosophique lorsqu'il se demandait : « Mais pourquoi Kant a-t-il écrit sa *Critique de la raison pure* dans un style si terne, si sec, vrai style de papier gris ? Je crois qu'il craignit, après avoir rejeté la forme mathématique de l'école Cartesio-Leibniz-Wolfienne, que la science ne perdît quelque chose de sa dignité en s'exprimant d'un ton léger, serviable et avenant<sup>28</sup> ». Dans ses notes sur Kant, Friedrich Schlegel suggère de dépouiller le langage kantien de cet héritage scolastique, et inscrit cette mise à nu dans une métaphore : « Son intention de se fixer à la forme scolastique est maintenant atteinte. Le vêtement doit à présent être ôté<sup>29</sup> ». Il ne s'agit pas en réalité que de « germaniser Kant », d'opérer ce que Luther avait appelé une « *Verdeutschung* », une germanisation. La traduction de Kant en allemand implique en fait davantage que des aspirations didactiques, démocratiques ou nationalistes et pose la dialectique entre langue maternelle et langue étrangère de façon tout à fait inédite. Il s'agit, dans l'espace de la langue maternelle, jugé étranger, de débusquer une langue propre, intime, et de faire entendre la voix kantienne dans la langue allemande (la « langue particulière » dont il était question précédemment dans le cas de Platon). Et cela passe par une recomposition imaginaire. Friedrich Schlegel suggère en effet de modifier l'agencement des œuvres de Kant pour les « ordonner un peu mieux ; en particulier dans la construction des périodes » et ajoute : « je pense qu'alors on devrait *voir* que, même du point de vue purement littéraire, Kant appartient aux écrivains classiques de notre nation<sup>30</sup> ». Traduire, c'est alors intervenir dans le texte, c'est réécrire<sup>31</sup>, et c'est à ce prix qu'il apparaîtra que la philosophie devient littérature.

Qu'en est-il ? On a pu dire que Schelling et Hegel développaient de véritables poétiques, là où Kant, comme Fichte, déroulaient une simple rhétorique<sup>32</sup>. Mais si volonté de « romantisation<sup>33</sup> » il y a, pour reprendre un terme romantique, il ne s'agit pas d'une simple « poétisation », d'après laquelle pourraient s'exprimer les conceptions romantiques sur la base d'une reformulation des démonstrations kantiennes. La question posée ici reste avant tout celle de la textualité philosophique. Denis Thouard notait dans son étude sur la forme de la philosophie dans le romantisme allemand que cette question de la textualité devenait justement un « problème » à partir de l'intervention romantique<sup>34</sup>. Il ajoutait que Kant, par opposition à Platon, favorisait cette réflexion aux allures de quête en ce qu'il « est un peu le philosophe sans texte et sans œuvre<sup>35</sup> ». La traduction n'est alors pas une dissolution du philosophique dans les formes du littéraire, du poétique ; elle coïncide avec une *mise en forme* philosophique. « Romantiser » signifie donc ici potentialiser : la traduction a pour vocation de faire advenir l'œuvre là où elle n'est pas encore pleinement actualisée.

---

<sup>28</sup> Heine, *op. cit.*, p. 117.

<sup>29</sup> « *Seine gute Absicht zur Fixation bei der scholastischen Form ist nun erreicht. Das Kleid muss nun weggenommen werden* ». *KFSA*, XVIII, « Kant », n° 2, p. 19.

<sup>30</sup> « *Ich denke man würde dann sehen, daß Kant auch bloß literarisch genommen unter die klassischen Schriftsteller unsrer Nation gehört* ». *KFSA*, VIII, p. 57, trad. *L'Absolu littéraire, Sur la philosophie* (à Dorothea), p. 242.

<sup>31</sup> « "Traduire Kant en allemand" reviendra donc à le réécrire totalement » (André Stanguennec, *op. cit.*, p. 25).

<sup>32</sup> « Si les pensées de Kant et de Fichte, qui sont pourtant les grandes inspiratrices non seulement de l'idéalisme, mais aussi du romantisme allemand, relèvent d'une description rhétorique<sup>32</sup>, on peut avancer que les philosophies de Schelling ou de Hegel, au moins dans certaines de leurs œuvres, relèvent d'une poétique » Denis Thouard, « La question de la "forme de la philosophie" dans le romantisme allemand », *Methodos*, n° 1, 2001, Presses Universitaires du Septentrion, p. 155.

<sup>33</sup> Voir le fragment célèbre de Novalis : « le monde doit être romantisé » (« *die Welt muss romantisiert werden* ») dans Novalis, *Fragments*, traduction Armel Guerne, Paris, Aubier, 1973, p. 57.

<sup>34</sup> Denis Thouard, art. cit., p. 154.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 161.

Friedrich Schlegel entend constituer le texte kantien pour en faire un « classique ». Et faire un classique signifie ici, paradoxalement peut-être, individualiser la parole de l'auteur. Pour preuve cette lettre de Friedrich Schlegel à son frère August Wilhelm dans laquelle il constate : « La force de pénétrer dans la singularité la plus intime d'un grand esprit, tu l'as souvent fustigée chez moi avec mauvaise humeur, en l'appelant "talent de traducteur"<sup>36</sup> ». Rendre classique n'implique aucun lissage, aucun gommage de l'individualité : on le comprend dès lors, traduire consiste à proclamer l'originalité irréductible du texte, texte qui, au sens fort, naît de l'entreprise de traduction elle-même. La traduction n'est pas simple appropriation ou interpénétration : elle est, conformément à ce qu'identifiait Antoine Berman, révélation de l'original qui échappait à l'original. Dans un fragment où il traite directement de la traduction, Friedrich Schlegel critique les traductions de Voss en ces termes : « Dans sa *Louise*, Voss est un Homéride : tout comme dans sa traduction, Homère est un Vosside<sup>37</sup> ». La traduction de Kant ne vise pas à produire un *Kantide*, pas plus d'ailleurs qu'un *Schlegelide* – et force est de constater qu'à aucun moment Friedrich Schlegel ne se propose pour accomplir une telle traduction. Mais l'enjeu est de taille : « classiciser » Kant et sa philosophie est indispensable pour pouvoir entreprendre une critique de cette philosophie. La traduction est donc une condition *sine qua non* du discours critique sur la philosophie, donc de la « philosophie de la philosophie » envisagée par Schlegel. La traduction, on le comprend alors, n'est pas qu'une traduction au carré, traduction d'une langue à un autre et d'une discipline à une autre, mais bien une traduction à la puissance infinie. Il faut traduire les écrits philosophiques pour les rendre classiques, et cela pour pouvoir les critiquer, la critique étant assimilée *in fine* à la philosophie. La philosophie revient donc sur elle-même par le biais de la traduction, qui a pour vocation d'ouvrir un moment nouveau dans l'histoire des savoirs : « Une critique du langage philosophique n'est pas encore d'actualité – dans la Poésie c'est une autre histoire, là nous avons des Classiques<sup>38</sup> » écrit encore Friedrich Schlegel dans ses études sur Kant. C'est cette même idée qu'on trouve répétée dans les fragments de la *Philosophie de la philologie* : « Seules les œuvres classiques doivent être critiquées et philologisées<sup>39</sup> » et dans les fragments sur la littérature et la poésie : « Seul le classique ou le progressif mérite d'être critiqué<sup>40</sup> ».

### ***Une fiction traductologique ?***

La traduction doit donc aboutir à un avènement critique, qui engage une herméneutique<sup>41</sup> prise dans un mouvement infini dès lors que l'on considère avec Friedrich Schlegel que « tous les écrits classiques ne sont jamais tout à fait compris, c'est pourquoi ils doivent être éternellement critiqués et interprétés de nouveau<sup>42</sup> ». Ce mouvement remet en cause les formes en même temps que les certitudes. Et à l'issue de ses réflexions

---

<sup>36</sup> « Die Kraft in die innerste Eigenthümlichkeit eines großen Geistes einzudringen, hast Du an Dir oft mit Unmuth mit dem Namen ‚Uebersetzertalent‘ gebrandmarkt ». Lettre de F. Schlegel à son frère du 11 février 1792. *KFSA*, XXIII, p. 41-42, citée par Antoine Berman, *op. cit.*, p. 30.

<sup>37</sup> « Voß ist in der LOUISE ein Homeride : so ist auch Homere in seiner Übersetzung ein Vosside ». *KFSA*, II, *Lyceum*, n° 113, p. 161 ; trad. dans *L'Absolu littéraire*, p. 95.

<sup>38</sup> « [...] Eine Kritik der philosophischen Sprache ist jetzt noch nicht möglich – in der Poesie ist es etwas andres, da haben wir Classiker ». *KFSA*, XVIII, p. 19, n° 9.

<sup>39</sup> « Nur KLASSISCHE Werke sollen kritisirt und philologisirt werden ». *KFSA*, XVI, *Zur Philologie*. I., n° 140, p. 46 ; trad. Denis Thouard, *Critique et Herméneutique dans le premier romantisme allemand*, p. 201.

<sup>40</sup> « Nur das Classische oder Progressive verdient kritisirt zu werden ». *KFSA*, XVI, *Fragmente zur Litteratur und Poesie*, n° 125 ; trad. *ibid.*, p. 246.

<sup>41</sup> « Hermeneutik und Kritik sind absolut unzertrennlich dem Wesen nach » (« Herméneutique et critique sont absolument inséparables selon l'essence »). *KFSA*, XVI, *Zur Philologie*. I., n° 178, p. 50 ; trad. *ibid.*, p. 205.

<sup>42</sup> « Alle class.[ischen] Schriften werden nie ganz verstanden, müssen daher ewig wieder kritisirt und interpretirt werden ». *KFSA*, XVI, *Fragmente zur Litteratur und Poesie*, n° 671, p. 141 ; trad. *ibid.*, p. 254.



philosophiques, Friedrich Schlegel avoue ainsi de façon désarmante : « nous ne savons à vrai dire pas encore du tout ce qu'est une *traduction*<sup>43</sup> ». Il serait commode d'invoquer la circularité de la forme fragmentaire et la labilité du sens qu'elle autorise, la « versabilité », pour faire de cette confiance une pirouette. Mais peut-être ne faudrait-il pas oublier que l'ironie n'annule pas toujours l'innocence du constat. La pirouette du moins suffit-elle à montrer que la traduction échappe à la seule « théorie spéculative » qu'identifiait Berman : dans la reduplication infinie de ses exigences critiques, la traduction est toujours déjà chez Friedrich Schlegel une philosophie de la traduction, soit une critique véritable, qui, en tant que telle, s'inscrit dans l'œuvre schlegélienne comme une pratique, dont la nécessité se trouve sans cesse réaffirmée.

Mais cette pratique n'en demeure pas moins problématique, dans la mesure où la traduction reste chez lui *fictive*. Ni réalisation, à l'inverse de Schleiermacher qui fait paraître sa traduction de Platon, ni même projet à proprement parler. « Traduire Kant en allemand » est l'expression d'un désir qui aboutit, au fil des remarques sur la philosophie de Kant jetées ça et là, à une *fiction traductologique*, plus qu'à une *théorie* de la traduction. Reprenons le premier fragment que nous avons commenté : « Des notes sont des épigrammes philologiques ; des traductions, des mimes philologiques ; maint commentaire où le texte n'est que le prétexte ou le non-Moi, des idylles philologiques ». Il reprend et affirme de façon plus catégorique une idée qu'il avait déjà exprimée dans le fragment 218 de sa *Philosophie de la philologie* : « Là où le texte n'est que l'occasion de dissertations, *idylles philologiques*. Disputes, *improvisations philologiques*. [...] [en marge, ce qui suit :] Les traductions sont des mimes philologiques. Pensée très féconde !!<sup>44</sup> » S'il ne donne pas davantage de précisions sur cette définition de la traduction comme mime philologique, on peut néanmoins avancer qu'il s'agirait d'un double du texte original, qui se fasse comprendre de manière différente, la compréhension devenant véritable interprétation du traducteur devant déchiffrer – ou deviner ? – ce qui lui est montré, ce qui est représenté sous ses yeux. Car il y aurait dans la traduction en tant que mime philologique une mise en scène, un engagement, au sens physique, du traducteur qui incarnerait, par son écriture devenue geste, le contenu du texte original.

La traduction de la philosophie serait toutefois une traduction à part, dans la mesure où, comme on l'a vu, elle donne au texte philosophique sa textualité même et son statut de philosophie authentique dans un retour opéré sur elle-même. En tant que projet avorté et fantasmé, mais aussi en tant que glose critique, et en tant que forme aboutie du « Non-moi », elle se rapproche donc de ce que Friedrich Schlegel identifie comme « idylle philologique ». Et le terme d'idylle est particulièrement intéressant à commenter dans la perspective qui nous occupe, puisqu'il supporte une triple signification. L'idylle superpose l'idée d'attachement naïf, celle de concorde, au sens de « relation rêvée dans un climat idéal », et celle d'utopie. La piste de l'attachement naïf se trouve disqualifiée d'elle-même quand on parle de l'exigence critique de Friedrich Schlegel. Un autre de ses fragments suffit à faire sentir combien sa perspective s'écarte de tout attendrissement : « Bien des critiques bienveillants s'en vont pour ainsi dire faire de la botanique dans les poèmes admirés<sup>45</sup> ». « Faire de la botanique » : la condescendance de l'expression utilisée est éloquente. À considérer maintenant « l'idylle philologique » comme relation rêvée dans un climat idéal, on constate qu'elle s'applique

---

<sup>43</sup> « *Wir wissen eigentlich doch gar nicht was eine Uebersetzung sey* ». *KFSA*, XVI, *Zur Philologie*. I., n° 215, p. 54 ; trad. *ibid.*, p. 209.

<sup>44</sup> « *Uebersetzungen sind [philologische] Mimen. Sehr fruchtbarer Gedanke !!* » *KFSA*, XVI, *Zur Philologie*. I., n° 218 trad. cité *ibid.*, p. 209.

<sup>45</sup> « *Manch[e] gutmeinend[e] Kritiker gehn in bewundert[en] Gedicht[en] gleichsam botanisiren* ». *KFSA*, XVI, *Fragmente zur Litteratur und Poesie*, n° 135, p. 96 ; trad. *ibid.*, p. 246.

assez opportunément à l'entreprise de traduction, qui dans le cas de la traduction de la philosophie constitue une réunion en acte de la littérature et de la philosophie, conforme à la volonté réconciliatrice des romantiques dans une aspiration à l'histoire universelle des savoirs. Mais c'est surtout l'idée d'utopie, de fiction idéale, de représentation mentale et symbolique heureuse, qui peut nous interpeller, car elle recoupe et vient dynamiser la question de l'œuvre chez les romantiques. Cette œuvre est la grande absente pour Berman, qui insistait sur le fait que l'espace romantique « n'est pas *un espace d'œuvre, mais pourtant d'intense réflexion sur l'œuvre absente, désirée ou à venir*. Les seuls textes achevés que les Romantiques aient laissés, ce sont leurs *critiques*, leurs *recueils de fragments*, leurs *dialogues*, leurs *lettres littéraires* et ... leurs *traductions*<sup>46</sup> ».

Ni simple réduplication, ni uniquement critique, ni transfert ni réécriture, mais tout à la fois critique et herméneutique dont l'impossibilité se trouve affirmée en même temps que sa nécessité, à la fois partout (l'implicite spéculatif que mettait en avant Berman) et nulle part (en tant que pratique réelle), la traduction philosophique schlegélienne n'est-elle pas véritable utopie ? Lieu qui n'existe en réalité pas dans le monde phénoménal mais n'en demeure pas moins davantage qu'une seule théorie, la traduction de la philosophie conçue par Friedrich Schlegel est une revendication en même temps que le déroulement d'une fiction qui se poursuit de réflexion en critique et de fragment en essai, jusqu'à étirer les limites de son propre discours.

Florence SCHNEBELEN  
Sorbonne Université, CRLC – Université de Genève

---

<sup>46</sup> Antoine Berman, *op. cit.*, p. 114.